

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

G A S

Sans crainte, sans soucis. Je ris. Je suis Gascon :
J'annuse les passants, et m'en bââmera-t-on ?



C O N.

C'est moi qui déridant le front le plus sévère,
Souvent par un bon mot apaise la colère.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

Vol. I.

QUÉBEC, 7 AVRIL, 1858.

No. 6.

Littérature.

DIX MILLE GUINÉES DE RENTE.

—Voilà ce que vous entendez par dix minutes, monsieur Titmouse ? dit-il en tirant sa montre. Vos minutes sont longues, monsieur, ajouta-t-il d'un ton menaçant.

—Excusez-moi, monsieur, répondit le commis tout tremblant.

—Où avez-vous passé tout ce temps ?

—Avec la personne, qui est venue me demander.

—Ce n'est pas cette personne qui vous paye, monsieur, c'est moi ; c'est donc à moi seul que votre temps appartient. . . . Rester une heure absent. . . . au milieu de la journée ! . . . En vérité, cela passe toutes les bornes de la licence. . . . c'est bien, monsieur, nous vous en tiendrons compte."

Titmouse n'osa pas répliquer d'abord, et se disposa à retourner à son poste, mais Tag-Rag lui barra le passage.

—Et puis-je savoir, monsieur, quel a été le sujet de cet entretien prolongé ?

—Non, vous ne le saurez pas, répondit Titmouse qui reprit courage.

—Je ne le saurai pas ?

—Non, car cela ne vous regarde en rien.

—Savez-vous à qui vous parlez, monsieur ? s'écria Tag-Rag en courroux. Le savez-vous ?

—Vous êtes M. Tag-Rag, mon patron, et je suis employé dans votre maison, voilà tout, répondit Titmouse avec un sang froid qui fit frémir deux commis qui venaient d'entendre les dernières phrases de ce dialogue irritant.

—Vous l'avez entendu ? dit Tag-Rag en s'adressant à un de ces commis.

—Oui, monsieur, répondit ce dernier avec un sentiment d'effroi.

—Et bien ! dans un mois à partir de ce jour, monsieur Titmouse quittera mon établissement, dit Tag-Rag d'un ton solennel que prendrait un juge pour prononcer la condamnation d'un criminel.

—Très bien, monsieur, répondit Titmouse. Je partirai dans un mois, et ce sera avec plaisir.

—Alors vous ne partirez pas, monsieur, s'écria Tag-Rag d'une voix furieuse.

—Je vous demande pardon, monsieur, je partirai. Vous m'avez donné congé, cela me suffit," répliqua Titmouse qui, néanmoins, devint extrêmement pâle, car cet événement inattendu lui fit éprouver une commotion violente. La doubleuruse incertitude dans laquelle M. Gammon l'avait laissé, l'insomnie de la nuit précédente, l'état d'agitation et de perplexité, dans lequel son esprit était plongé depuis la veille, tout cela était bien suffisant pour jeter le trouble dans une organisation comme celle de Titmouse. Mais ce fut bien autre chose lorsque, de retour à son domicile, le soir de cette journée orageuse, il eut à affronter les attaques successives de son hôte et du petit tailleur récalcitrant. Dans l'impossibilité morale où il se sentait de soutenir une semblable lutte, M. Titmouse ne trouva d'autre moyen que de partager entre ses créanciers imploiyables les quelques schellings qui lui restaient. Lorsqu'il se trouva seul dans sa mansarde, il ferma la porte au verrou, puis il alla se jeter sur son lit, la face contre la couverture, comme ferait, pendant un orage, un enfant qui a peur du tonnerre et des éclairs.

II.

Le lendemain soir, à dix heures moins quelques minutes, Titmouse agitait d'une

main timide la sonnette de l'Office où l'attendaient MM. Quirk, Gammon et Snap. La porte fut immédiatement ouverte par un clerc qui se disposait à sortir.

—Monsieur Titmouse, je suppose ? demanda-t-il avec un air de déférence auquel Titmouse n'était pas accoutumé.

—Oui, monsieur, Tittlebat Titmouse.

—Veuillez me suivre, monsieur, reprit le clerc ; je vais vous introduire dans le cabinet de ces messieurs."

Cela dit, le clerc précéda Titmouse à travers plusieurs pièces ; puis, ouvrant une porte tapissée de serge verte, il annonça le nouveau venu.

En entrant dans le cabinet de travail, Titmouse vit trois individus assis à une large table vivement éclairée par des flambeaux recouverts d'abat-jour, et encombrée de papiers et de parchemins. Ces trois messieurs se levèrent, et M. Gammon s'avança au devant de Titmouse et lui serra la main.

—Monsieur Titmouse, lui dit-il avec courtoisie, permettez-moi de vous présenter à M. Quirk et à M. Snap mes associés."

M. Quirk, le plus âgé des trois associés, était un homme de cinquante-cinq ans environ, petit, large d'épaules, et toujours vêtu de noir. Il avait un crâne chauve et luisant, quelques cheveux blancs autour de la tête, et des yeux noirs très-perçants. M. Snap, le plus jeune des trois, avait été tout récemment promu au rang d'associé, après avoir passé dix années dans l'office, en qualité de premier clerc. C'était un homme de trente ans à peine, bien fait de sa personne, njs avec une parfaite élégance, actif et piocheur. Sa physionomie ressemblait à celle du furet. Quant à M. Gammon, nous avons précédemment esquissé son portrait. Ses manières étaient entièrement de

celles de ses associés. Remarquable par la distinction de son langage et de sa tenue, M. Gammon ne l'était pas moins par son esprit rusé, circonspect et insinuant. Il avait, en outre, dans le regard, une étrange expression qui, au premier abord, avait fait éprouver à Titmouse un sentiment de malaise et de trouble intérieur.

— Pronez un siège, monsieur, dit M. Quirk, en avançant une chaise auprès de Titmouse.

— Vous êtes très-exact, monsieur Titmouse, dit M. Gammon en souriant; plus exact que vous ne l'avez été hier, je le crains, à la suite de notre entretien, n'est-il pas vrai? Que vous a dit votre digne patron, M. Tag-Rag, à votre retour au magasin?

— Le croiriez-vous, messieurs? Il m'a donné congé, répondit Titmouse avec un mouvement d'indignation.

— J'en suis vraiment désolé, reprit M. Gammon d'un air affligé.

— Vous a-t-il du moins donné quelques explications satisfaisantes? demanda M. Quirk qui examina attentivement la physionomie de Titmouse.

— Il m'a reproché d'être resté trop longtemps absent.

— Rien de plus?

— Et puis, il s'est montré furieux de ce que j'ai refusé de lui répéter ce que M. Gammon venait de me dire.

— Cela me paraît un peu fort! s'écria M. Snap. Ce congé n'est nullement valable, ajouta-t-il en feuilletant un livre de procédure qui se trouvait devant lui.

— Ne vous occupez pas de ce détail, monsieur Snap, dit M. Quirk; nous avons pour ce soir d'autres matières à traiter.

— Je vous demande pardon, monsieur, répliqua Titmouse; mais je vous assure que c'est une affaire sérieuse pour moi, car le 10 du mois prochain, je me verrai réduit à l'état de mendiant.

— Pas tout à fait... espérons-le, dit M. Gammon avec un sourire bienveillant.

— C'est mon patron lui-même qui me l'a dit.

— On pourrait incriminer un semblable propos, répliqua M. Snap, qui fut admonesté de nouveau par M. Quirk.

— Ainsi M. Tag-Rag a dit que vous seriez réduit à l'état de mendiant? demanda M. Quirk.

— Oui, monsieur, aussi vrai qu'il y a un Dieu.

M. M. Quirk et Gammon se mirent à rire... ; mais quel rire!... Un rire à la

fois joyeux, méprisant et sarcastique.

— Eh bien, nous verrons, monsieur Titmouse, nous verrons, reprit M. Quirk qui se mit à rire de nouveau tandis qu'un petit cri aigu, semblable à l'aboiement d'un jeune chien, s'échappait de la gorge de M. Snap.

— Mais, messieurs, dit Titmouse tout rouge de colère, vous en parlez bien à votre aise, et, sans vous offenser, j'aimerais mieux vous entendre parler d'affaires, au lieu de vous voir rire de moi.

— Rire de vous, mon cher monsieur!... s'écrièrent en chœur les trois associés.

— Nous rions avec vous, dit M. Quirk, voilà tout. Et nous avons sujet de rire, car, à l'époque pour laquelle votre patron vous a donné congé, vous serez peut-être en position de vous moquer de lui... et de tout le monde!... Oui, mon cher monsieur, ajouta-t-il après avoir consulté du regard M. Gammon; oui, mon cher monsieur Titmouse, un vaste et magnifique changement s'opérera... ou plutôt pourra s'opérer dans votre position avant l'époque en question... "

Ici, M. Gammon ayant averti son associé par un léger coup de coude, accompagné d'un regard expressif:

— Pourvu, toutefois, se hâta de dire M. Quirk en se reprenant, pourvu que nos recherches en votre faveur soient couronnées de succès... ; pourvu, surtout, que vous vous laissiez entièrement guider par nos conseils et notre expérience."

Titmouse se mit à trembler convulsivement, son cœur battit avec violence, et de grosses gouttes de sueur inondèrent son visage.

— Je vous comprends, messieurs... je comprends balbutia-t-il.

— En un mot, mon cher monsieur, reprit M. Quirk en s'animant à son tour sous l'influence de ses propres paroles; en un mot, il n'est pas impossible que, dans un temps peu éloigné, si vous êtes réellement la personne que nous cherchons, vous ayez en votre possession un revenu de dix mille livres sterling!..."

Ces paroles produisirent sur Titmouse l'effet d'un coup de foudre: pendant quelques instants il fut incapable de rien dire et de rien entendre. M. Snap, s'élança hors du cabinet, et ne tarda pas à revenir avec un verre d'eau, tandis que ses deux associés s'efforçaient de ranimer M. Titmouse. Cependant un temps considérable s'écoula avant que leur client se trouvât en état de comprendre ce qu'ils avaient encore à lui dire.

— Pardon, messieurs, dit-il enfin; seriez-vous assez bons pour me faire donner un peu d'eau-de-vie... je me sens pas bien."

M. Snap sortit de nouveau, et, au bout d'une minute, la vieille femme avec laquelle nous avons déjà fait connaissance, apporta un grand verre à moitié rempli d'eau-de-vie. M. Titmouse, ayant avalé ce breuvage à petites gorgées, ne tarda pas à reprendre complètement ses sens.

— Eh bien! comment vous sentez-vous à présent, mon cher monsieur? lui demanda M. Gammon.

— Beaucoup mieux, merci... "

— Tenez-vous tranquille pendant quelques minutes encore, dit M. Quirk, pendant que nous terminerons un petit travail, mes associés et moi."

En effet, ces trois messieurs se rapprochèrent de la table et se mirent à causer avec vivacité, les yeux fixés sur une grande feuille de papier couverte de petits carrés dont chacun était rempli de chiffres et d'inscriptions.

— Ainsi, dit M. Quirk, le titre Tittlebat date de 18—? Voilà le point essentiel, n'est-ce pas, Gammon?

— Précisément.

— C'est bien cela," ajouta M. Snap d'un ton affirmatif.

Tout à coup Titmouse qui, depuis le commencement de l'entretien, dévorait des yeux chaque geste de ces messieurs, s'avança brusquement pour examiner de plus près la feuille de papier.

— Qu'est-ce que cela veut dire? demanda-t-il en posant le doigt sur un des carrés.

— Cela veut dire, répondit M. Quirk, que vous allez probablement devenir un des hommes les plus heureux de ce temps-ci. Peut-être nous sommes-nous trompés; mais notre opinion collective est que vous êtes depuis dix ou douze ans le légitime et véritable héritier d'un magnifique domaine situé dans l'Yorkshire, lequel domaine rapporte, au minimum, dix mille livres de rente.

— Est-il possible? mon Dieu! mon Dieu!

— Plus que possible, monsieur Titmouse, répondit M. Gammon, et nous sommes heureux et fiers de pouvoir établir vos droits, mon cher monsieur.

— Mais alors, dit Titmouse, tous les revenus qui ont été dépensés depuis ces dix ou douze dernières années m'appartenaient!

— Sans aucun doute, si nous ne nous sommes pas trompés, répondit M. Quirk en lançant rapidement à M. Gammon un regard d'appréhension.

(A Continuer.)

Le Gascon.

QUÉBEC, 7 AVRIL, 1858.

Chronique Citadine.

Cette semaine, les événements se sont admirablement bien prêtés à la construction de notre Chronique Citadine. Et quand bien même nous n'aurions à parler que des *bottes de sept lieues qui chaussent les esprits* de sa Majesté Fantastique, voilà déjà pour un volume de trois ou quatre pages ! Mais aussi, à quoi bon de si gigantesques descriptions ? Nous vous occuperons donc de choses plus intéressantes que cela.

D'abord, en parfaite fusion sur ce sujet, avec le *Courrier* nous dirons que nos fêtes religieuses ont été tout-à-fait magnifiques. Car, sachez-le, lecteurs, les Gascons sont chrétiens et catholiques avant tout. Une bonne partie des citoyens ont célébré ces fêtes, et savent si les cérémonies ont été intéressantes.

Les cloches sont parties pour Rome jodi sur les dix-heures, et ne sont revenues que samedi vers la même heure. A ce propos, je me rappelle qu'un protestant me disait avec naïveté, "qu'elle faisaient bien plus de tapage en revenant qu'en partant." Il se trompait, je pense, car elles vont toujours du même train.

Les fêtes de la Cathédrale n'ont pas empêché les assemblées publiques, dont nous parlons ailleurs. Seulement nous avons réservé pour la Chronique les gasconnades de M. Ross, député de la Beauce.

Ce Monsieur, sur la demande de quelques tapageurs, prononça devant l'assemblée un magnifique et intéressant discours dans lequel il disait tout bonnement "que ça serait bon si le Parlement descendait à Québec, pour quelque temps." Tous les parleurs l'avait déjà dit plus qu'une fois chacun ; mais comme il trouvait cela beau et très-approprié aux circonstances actuelles, il l'a dit à son tour comme les autres. C'est de l'éloquence sans fard !

Mais il n'y a pas d'intéressant que les fêtes religieuses et les assemblées publiques ; nos militaires canadiens le sont aussi. On recrute continuellement et dans les villes et dans les campagnes. Dernièrement nous avons eu à envier le sort de deux Canadiens (je ne sais pas de quelle race) qui ont endossé le vilain habit rouge. Dans un de nos numéros nous rapportions le proverbe, "qui va doucement va loin," mais nous prions nos capitaines de ne pas se faire

lois de tous les proverbes, car ils pourraient bien perdre toute l'ardeur militaire de leur bouillante jeunesse en recrutant. Alors il faudrait bien se décider à mourir dans le Canada en dépit de toute bravoure.

Le dégel à Montréal et ailleurs a causé des inondations considérables. A Griffintown, l'eau s'est répandue si abondamment dans tout ce quartier de la ville que les Irlandais n'auront pas besoin de lessives pour bien des mois si ce n'est des années.

On rapporte aussi que les bêtes-à-feu ne peuvent plus avancer sur le chemin de fer (à Montréal) à cause de l'inondation dont elles ont grand-peur.

Assemblée publique.

Une assemblée publique eut lieu samedi à trois heures à la Salle Musicale. Un assez grand nombre de personnes y étaient, et plusieurs orateurs prirent la parole. M. le Maire d'abord annonça que l'assemblée était convoquée dans le but de faire venir à Québec le siège du gouvernement. Il assura les auditeurs qu'en 1859 le Parlement descendrait dans notre bonne ville. Où le logera-t-on ? ah ! cela, il ne le dit pas, mais il est facile d'y suppléer, vu que M. Alleyn a fait conserver les fondations de notre parlement, et que par conséquent les voûtes sont encore intactes ; peut-être le logerons-nous là. M. Langevin ne voulut pas donner son opinion sur la décision de Sa Majesté Victoria, se réservant l'occasion où cette question serait agitée en Parlement.

M. Scott vient ensuite avec une proposition ; il parla assez longtemps, mais par malheur pour nous et pour plusieurs de ses auditeurs rien ne fut compris, car M. Scott ne parlait qu'à M. le Maire, il était tout entier dans la contemplation de M. Langevin, et par conséquent il ne dit rien pour ses auditeurs ; il paraît que M. Scott, a oublié une des principales règles de l'art oratoire, qui dit, que pour intéresser son auditoire il faut lui parler et lui parler à lui seul.

Après M. Scott ce fut au tour de M. Barthe, qui montra que cette question (de ramener le siège du gouvernement à Québec, et par conséquent de blâmer le choix de sa Majesté) exigeait beaucoup de délicatesse. Il avait raison.

M. M. Plamondon, Pope et Hall, prirent successivement la parole et blâmèrent fortement, surtout les deux derniers, les ministres de la reine d'avoir fait le choix d'Ottawa, comme Capitale des deux Canadas. Ils montrèrent très-bien que dans ce choix

les ministres de sa majesté avaient agi sans réflexion.

Nous nous serions fait un plaisir de publier les propositions de M. M. Scott, Barthe, Plamondon, Hall et autres, mais le manque d'espace et la confiance que nous avons que nos lecteurs auront déjà vu ces propositions sur les autres journaux, nous ont forcés de ne pas le faire.

Maintenant à quoi servira cette assemblée, nous n'en savons rien. Si à elle seule, elle change quelque chose à la décision de Sa Majesté, nous en serons bien surpris.

La maladie ministérielle.

M. Alleyn souffre beaucoup, nous dit-on, par suite d'une contusion à la jambe qu'il se serait fait ou qu'on lui aurait fait lors de la réception brillante qu'on lui fit l'autonnes dernier, brillante, disons-nous, car il y avait multitude de torches goudronnées qui brûlaient en son honneur. Ce que c'est que d'être populaire !!! M. J. A. McDonald est lui aussi gravement indisposé ; on dit que le discours de M. McGee, sur les orangistes est une des principales causes de cette indisposition. Il y a bien jusqu'à M. Smith, l'homme à la santé inaltérable, à la force d'Hercule, à la voix de stentor qui est malade. Pour lui on dit que l'expression et la force qu'il mettait à crier *order* lui ont attiré une *pulmonie*. Le zèle et la chaleur qu'il mettait aussi à rejeter les contestations d'élection lui ont fait attrapper une *échauffaison* qui, jointe à la *pulmonie*, l'a mis hors d'état de siéger sur son fauteuil de *speaker*.

Décidément il ne fait pas bon d'être ministre, et encore bien moins de les favoriser. Comment peut-on approuver une chose que Dieu réprovoe et qu'il accable de maux !!!

Ce que coûte une adresse.

Combien coûte une adresse ? Devinez.—A peu-près CENT LOUIS.—Ah ! bien, vous en êtes loin, mon cher.—Deux cents louis.—Ah ! vous n'allez que par cent louis, vous. Nos membres y vont plus vite que cela ; vous pouvez jeter votre langue aux chiens ; vous ne devinez jamais, si vous ne comptez auparavant ; et vous ne voudrez pas même croire le compte que vous aurez sous les yeux et que vous aurez fait vous-même.—Mais comment ? une adresse à notre petit gouverneur plus de deux cents louis.—Eh bien, oui ! voyons, comptez avec moi.—Le prix des membres \$720 par jour, ou bien \$4,680 par semaine. Et cela pour la Chambre basse seulement, pendant trois semaines, ce qui donne \$14,040 pour

la discussion de l'adresse dans la Chambre basse. A présent les membres de la Chambre Haute sont aussi payés, pour rien faire, bien entendu, mais ils n'en sont pas moins payés. Outre cela, les employés, les sténographes, les messagers, et que sais-je encore ?

Par-dessus le marché, le papier, l'encre, les plumes, les canifs, etc. etc. . . .

L'auvres Canadiens ! on vous fait payer cher un parlement responsable, un parlement qui doit régir toutes les affaires du pays, mais qui cependant ne peut pas trouver à lui seul une maison où se loger.

Le Fantasque en quête d'absolution.

Si vous saviez, lecteurs, tous les beaux petits cornets de sucre que nous a envoyés notre intime ! (Ce n'est pas le *National*. Ah ! bien, le *National* qui veut se faire passer pour notre intime ; allons ! ne cherchez pas à enlever au *Fantasque* le titre que lui ont acquis sa taille, sa gentillesse, et surtout son caractère dégourdi !) Eh bien donc, l'eau nous en vient encore à la bouche, quand nous pensons au repas sucré que nous avons pris.

C'est délirant
Ébouriffant
J'sommes vraiment
Dans l'ravissement.

C'est pourquoi nous demandons bien sincèrement pardon d'avoir, dans notre dernier numéro, donné à ce cher petit des taloches un peu rudes. Lorsque nous avons vu les généreux présents que nous envoyait sa petite Majesté, bien nous a pris de déchirer notre papier, (c'est vrai !) d'en imprimer d'autre, mais il n'était plus temps ! comme les feuilles séchées que le vent d'automne balait par les airs, notre feuille était semée et dispersée, par l'activité de notre *gros gazetier*, qui est un homme agile et presté, je vous assure ; il nous fallut bien alors nous écrier : "foin de toute notre bonne volonté ! à notre prochain !"

Nous ne savons réellement pas ce qui a pu induire Messieurs les *Fantasques* à user d'une telle courtoisie envers nous : cependant nous supposons que notre petit aîné, voulant faire ses stations et surtout ses Pâques, a choisi ce moyen : car le *Fantasque* est catholique, allez, et bon catholique encore : il mène une vraie vie d'anachorète, dans sa cellule de la rue St. Jean, d'où il ne sort que de temps en temps pour faire quelques petites courses vagabondes sur le domaine des conseillers de ville . . .

Eh ! bien donc, pour faire ses Pâques, il fallait à notre sire se reconcilier avec ceux qu'il avait offensés volontairement ou non : il lui fallait encore que, levant vers le ciel des yeux contrits et repentants, et tenant sa petite taque entre ses deux mains, il s'écriât dans tout l'enthousiasme de son âme : Peccavi, j'ai péché. J'ai tendu des pièges au *Gascon*, j'ai chanté sur une corde trop haute contre l'*Observateur*, et je m'en repens.

Oh ! oh ! *Fantasque*, tu as bien fait d'avouer la supercherie que tu nous avais tendue. Nous t'en remercions pour toi : car nous l'avions vu ton piège, et c'était ton piège, et c'était ton malheur. Tu sais quelle friassée les Gascons font de leurs antagonistes. Mordieu ! comment, petit ver de terre, tu as osé . . . Jean, Jacques, Pierre vite à moi ! mon fusil, mon sabre, holà ! pars donc ! Tiens, prends cette botte-là ! Je te pourfends ! . . . allons, où est-tu donc petit insecte ? oh ! je vois que tu as mis ta taque pour te rendre invisible ! Voyez, Messieurs, y-a-t-il quelque'un capable de résister à un gascon ?

Maintenant, mon petit, que je t'ai fait voir la pesanteur de mon bras, parlons d'affaires. Tu es donc dans une mauvaise affaire ; à ce qu'il paraît, hein ? J'en suis bien *perité* pour toi. Pourquoi aussi faire ces petites malices à un homme de la taille et du poids de M. Renard ? tu savais bien pourtant que les petits gamins n'ont pas de chance avec ces messieurs-là. Je ne vois pas de meilleur parti à prendre pour éviter sa colère, que de te rendre *invisible*, ou de te cacher bien soigneusement dans ta petite cellule. Ne te montre plus dans les rues, car tu te feras cingler le visage à coups de cordes de poches à farine, et ces coups là sont mortels ! Tu verras !

Encore un mot sur le "Fantasque."

Malgré toute la componction qui inonde son âme, le *Fantasque* veut encore faire une malice : il est si difficile de renoncer à ses mauvaises habitudes ! il dit que le premier de nos rédacteurs est un politique de seize ans. Nous ne nous arrêterons pas à lui dire que c'est une imbécillité qu'il commet là. Plaise à Dieu que nous fussions tous au nombre de ceux dont les folies cessent avec la jeunesse, et non au nombre de ceux qui restent ignorants et *simples* en dépit des années qui ont passé sur leurs têtes ! nous ne savons pas si le reproche de jeunesse peut être légitimement fait à quelqu'un, mais ce que nous savons c'est qu'il n'est rien de plus méprisable que ceux dont

les années s'accumulant n'ont pas avec l'âge, les fruits de la sagesse et de la raison. "Le misérable qui a passé sa vie à santer d'étourderie, en étourderie, chez qui l'âge n'a fait qu'ajouter l'opiniâtreté à la stupidité, n'est-il pas à bon droit l'objet de l'horreur et du mépris, et mérite-t-il que ses cheveux blancs le mettent à couvert de l'insulte." — CHATAM.

Cette citation n'est que pour vous montrer combien votre reproche est déplacé, pour ne pas dire plus.

Messieurs les *Fantasques*, (car ce sont encore eux, et eux seuls,) veulent jeter du ridicule sur nous : jugez quel ingénieux expédient ils emploient pour le faire : nous sommes ridicules, parce que les grands journaux reproduisent quelques unes de nos gasconnades. Qu'en dites-vous, lecteurs ? ce n'est pas mal trouvé ! C'est bien, messieurs, continuez, vous vous ferez un nom illustre sur notre planète.

Nous n'avons nullement *prîé* le *Fantasque* de terminer la guerre. C'est une invention de sa fabrique. Nous lui avons seulement rappelé que c'était lui qui l'avait commencée, et qu'il ne tenait qu'à lui de la terminer. Tant que le *Fantasque* n'a pas eu le *Gascon* pour le reprendre, il a pu dégoiser, calomnier à son aise, mais son règne est fini. Le *Gascon* sera là pour lui montrer ses bévues et le mettre à l'ordre. Qu'il nous suffise aussi de dire que nous n'avons jamais adressé au *Fantasque* ces paroles : "si ce petit ne cesse son manège, nous l'enverrons paître." S'il les a prises pour lui, tant pis ! il est encore dans l'erreur.

Nous aurions encore bien des choses très-intéressantes à dire sur le *toupet* de notre petit aîné, mais nous nous apercevons que nous sommes long, et peut-être, est-ce fatiguer nos lecteurs que de nous amuser si longtemps à administrer des pilules purgatives au *Fantasque*. C'est pourquoi nous lui demandons pardon de notre *longue* liberté.

Chemin de Fer du Nord.

Lundi matin eut lieu une assemblée publique dans le but de ratifier ou de désapprouver l'emprunt de £300,000, pour venir en aide à la Compagnie du Chemin de Fer du Nord. Ce règlement a été adopté unanimement, aucun citoyen n'a hésité à approuver cet emprunt qui favorise le seul salut de Québec. Car Québec pour grandir doit jeter tous ses regards vers le Chemin du Nord, s'il perd le gouvernement. C'est là son seul salut, aussi semble-t-il le bien compren-

dre. La résolution suivante fut proposée et adoptée :

“ Que la compagnie du Chemin de fer du Nord et de Navigation du St. Maurice soit requise de commencer sans délai les travaux et que si le contractant n'a pas encore commencé les susdits travaux avant le 1er jour de juin ou avant la date de l'expiration de son contrat, cette assemblée est d'avis que le contrat devra être retiré.”

Allons, voici M. Baby forcé de commencer. C'est bien, car du train qu'il allait, il est certain que le Chemin de fer du Nord n'aurait été achevé que lorsque nos belles forêts du Nord seraient tombées sous la cognée du cultivateur.

— 432 — Une Naïveté.

Le *Fantasque*, lecteurs, malgré les dédains du bon peuple de Québec, compte déjà vingt-un numéros; et cependant tout le monde ne le savait pas! *L'Ére Nouvelle*, journal assez important, puisque “le petit fouilleur” daigne s'en occuper dans son dernier numéro, *L'Ére Nouvelle* ne s'en était pas encore aperçu, et n'a réparé son erreur que tout dernièrement. . . . Admirez! O vrai mérite, faut-il que tu restes toujours caché? Faut-il que personne ne s'aperçoive de ton esprit? Hélas! à quoi sert d'être *fantasque* et d'avoir du sel pour tous les goûts!

Jamais nous ne nous serions aperçus de cette bévue de *L'Ére Nouvelle*, si le petit fouilleur ne nous l'avait lui-même fait remarquer dans son petit article mignon: par exemple, c'est là ce qu'on appelle de la candeur!

Que *L'Ére Nouvelle* n'ait pas encore fait son accueil au *Gascon*, rien d'étonnant, puisque ce dernier ne compte encore que cinq numéros; mais qu'il ne se soit pas encore aperçu de l'existence même du *Fantasque* (il est pourtant *spirituel*, ce petit, dit le *Courrier*.) c'est là quelque chose qui doit étonner terriblement le *Fantasque* lui-même, lui qui se croit un grand sire, et par dessus le marché, un Lamenais (voyez mystères de la nuit!)

Le *Fantasque* aime nos proverbes et nos sentences; qu'il écoute donc: nous allons lui soumettre encore quelques réflexions qu'il pourra consigner dans ses tablettes, car nous souhaitons sincèrement qu'il reprenne, ou plutôt prenne place parmi les gens d'esprit:

1. Quand on a comme lui la manie des voyages, on doit s'efforcer d'acquérir du savoir et de l'expérience, ou au moins on doit tâcher de ne pas perdre en chemin une partie de ses facultés intellectuelles.

2. Il ne faut jamais cracher en l'air: ça retombe infailliblement sur le nez, (quelque bien pourvu qu'en soit un des rédacteurs du *Fantasque*, ça peut toujours l'endommager).

3. Règle générale: il ne faut jamais dire des naïvetés, encore moins des sottises.

Les Coqs de l'espèce humaine.

Dans ce bas monde, lecteurs, il y a une foule de choses qui nous plaisent, mais il y en a beaucoup plus encore qui ne nous plaisent pas. Nous, Gascons Canadiens, nous n'aimons pas à voir notre belle langue française attaquée dans son honneur par un sept d'hommes de toutes classes, si différents entre eux, que nous ne pouvons trouver qu'un seul nom capable de les définir, celui de “Coqs humains.” Car, ces coqs, nous les pouvons diviser en autant de classes qu'il y en a parmi les hommes. Nous les divisons communément en trois catégories, qui embrassent tous les coqs possibles. Mais il faut voir ce qui leur a valu ce nom.

C'est une maladie assez dangereuse pour les têtes faibles, qui vient, dit-on, d'une certaine tendance à *singer* les merles dorés de la race supérieure. De nos jours elle a envahi une foule de langues, après s'être d'abord attachée aux esprits débiles. La chose n'est déjà plus un mystère; vous voyez qu'il s'agit tous simplement de nos babillards en anglais. Voici la définition complète.

Des trois catégories susdites, la première renferme messieurs les hommes d'État, qui flattent agréablement les délicates oreilles de Sire Edmund sans-tête (style-gnêpe). Vous voyez ces aimables enfants de la patrie perchés avec grâce sur le dossier de leurs sièges parlementaires, faisant entendre leurs mélodieux accens anglais aux oreilles attentives de leurs confrères. C'est vraiment un magnifique spectacle; mais, O déplorables suites du péché d'Adam! il se rencontre des hommes intraitables, que de telles mélodies ne sauraient charmer. Et, nous sommes malheureusement de ce nombre. Nos précieuses reliques de la vieille langue française nous flattent beaucoup plus encore que les douces symphonies de la jeune langue d'Albion. Car on a beau la vanter, pour nous, si elle vient d'un bec canadien, elle ne peut nous inspirer qu'un religieux dédain.

“Il y a pourtant des coqs Canadiens-français qui ne croient se donner du bel esprit que lorsqu'ils viennent nous chanter une tirade de mots anglais, aussi insignifiants que ceux-mêmes qui les chantent. Aussi, ont-ils mérité de porter une *huppe* aux mille couleurs. Par ce privilège, outre l'honneur qui

leur en revient, ils ont l'avantage de cacher leurs longues oreilles d'âne. Mais ils ne sont pas restés à l'abri de tout soupçon, car Monsieur le barbier ne peut point s'empêcher de chanter: Les Coqs, les Coqs huppés ont des oreilles d'âne.

Cette maladie n'est pas tout-à-fait incurable; un voyage à l'Université de Beauport suffit pour guérir le mal de langue et pour donner la santé à ces génies frappés de la contagion. Ils y perdraient peut-être leurs huppés précieuses; mais d'un autre côté, il faut espérer que leurs oreilles deviendraient un peu plus courtes.

Quant à la seconde catégorie, tout le monde la distingue facilement. Cependant, pour bannir tout préjugé possible, nous essaierons de la définir le plus simplement que nous pourrons.

D'abord elle comprend tous les sots naturellement, puis ceux qui le sont de plein gré. Pour les premiers, la pitié leur fait grâce: quant aux seconds, on les fait étudier quelque temps à la susdite Université. Ce sont communément les financiers en gros et en détail, et les chercheurs d'aventures de toutes sortes. Ils ont été frappés de la même maladie de langue que les huppés et souffrent les mêmes maux, quoique n'ayant pas les mêmes privilèges. Mais ils ne sont pas assez remarquables pour s'en occuper bien longtemps: voici ceux qui amüsent d'avantage.

Ce sont les Coqs aux longues pattes de la troisième catégorie, à laquelle ils appartiennent, les arpenteurs de parapets, les mesureurs d'indienne, et une foule d'autres encore moins intéressants.

On les reconnaît à leur extérieur singulier, et à leurs manières toutes particulières. Ces *Timouse* Canadiens sont montés sur leurs jambes fines comme sur des fuscaux, portent le toupet relevé, se promènent la canne à la main, le chapeau artistement penché sur le côté de leurs pauvres têtes. Tout l'intérêt de ces individus se trouve à l'extérieur: car belle mine, gestes élégants, paroles mielleuses, (toutes tirées du bon vieux couvert du dictionnaire anglais,) tout s'exprime à l'extérieur. Ils suivent de près les coqs du second ordre: et, se trouvant en plus grand nombre, ils offrent plus d'intérêt.

Il y a encore un moyen infaillible de les distinguer: c'est qu'ils vous toisent dans les rues en vous gloussant des *adidou*, et en portant adroitement le bout de leurs cannes vis-à-vis de leurs blancs nez pour saluer les amis de l'espèce. Aussi, s'ils se rencontrent en compagnie, vous les voyez se prêter liabile-

ment leurs *adairou* avec une élégance qui n'appartient qu'à eux seuls.

Pour ceux-là, la maladie de langue vient d'abord de l'excessive *pauvreté intellectuelle*, ou, pour mieux la définir, d'un certain penchant à *singer* tout ce qu'ils ne comprennent pas.

Il ne s'est pas rencontré jusqu'à présent de médecins assez habiles pour les guérir; il est vrai aussi qu'ils pourraient s'en passer facilement, même de l'incomparable docteur Sangrado; une dose de *grammaire française* et un laps de temps, limité par un médecin expérimenté, passé dans de continuelles études à l'Université de *Beauport*, sont les remèdes les plus expédients!

La Session.

Aujourd'hui doit finir la vacance parlementaire. Les deux questions "grosses des Intérêts du pays" (style-Canadien,) la double majorité et la représentation basée sur la population vont être les premières traitées, nous croyons. La discussion sur la double majorité est déjà commencée; le ministère presque entier désapprouve cette question, en effet il ne pourrait conserver longtemps les rênes de l'autorité, lui qui n'est appuyé que par une *petite majorité* bas-canadienne, si la double-majorité devenait loi! Nous croyons que cette question sera appuyée par presque tous les membres du Bas-Canada, du moins par ceux qui voudront raisonner.

Nous attendons avec impatience la fin de la discussion. Après elle viendra la représentation basée sur la population, question qui ne présente pas moins d'intérêt que la première.

Nous reproduisons du *National* le petit morceau qui suit:

"Un écrivain donnait ainsi la définition "des conservateurs!"

"Le conservateur est un homme qui conserve; ce qu'il a et prend aux autres ce qu'ils ne conservent pas assez bien."

"Un journal du Haut-Canada donnait, il y a quelques jour une définition un peu plus rude de ce qu'il attendait par conservateur, depuis que le conservateur a ajouté à son nom propre l'adjectif "libéral," comme doublure.

"Le conservateur conservait tout bonnement, autrefois la situation pour laquelle il avait d'ordinaire vendu sa conscience,— aujourd'hui, depuis qu'il est devenu libéral, il trafique, non seulement de ses opinions pour une place, mais il trafique de la place elle-même libéralement."

"C'est ainsi que dernièrement, M. Foley soumettait à la chambre le fait qu'un certain shérif dans le Haut-Canada avait trafiqué de sa place pour une somme de quatre à cinq mille louis!

Ces hommes là en viendront bientôt à mettre leurs femmes à l'encan, sous prétexte que, converties en argent, elle se conserveront mieux."

A bon entendeur, salut!

Nous apprenons avec plaisir, dit le *Chicago Daily Democrat* du 30 mars, que le Père Chiniqy, le célèbre prêtre canadien-français, de la paroisse de Sté-Anne, comté de Jarquin, en cet Etat, qui a été suspendu et excommunié par l'évêque O'Regan, a été réhabilité par l'évêque Smith de DuBuque. Le Père Dunn, de l'église de St-Patrice, Chicago ouest, a officié dimanche à St-Anne, et a annoncé la réhabilitation de Père Chiniqy à ses ouailles.

On nous dit que le lac St. Pierre, impatient de rester si longtemps enchaîné, a secoué l'esclavage. On s'en aperçoit à Québec, car le fleuve est couvert de glaces. Tant mieux, par les vaisseaux à vapeur sillonneront maintenant notre beau fleuve au lieu des glaces.

Correspondance.

MM. les Collaborateurs,

Le bon Lafontaine a mis quelque part, au bas d'une de ses fables, un conseil dont je me plais à reconnaître aujourd'hui l'exactitude par une expérience que je viens de faire; c'est celui-ci:

"Garde-toi tant que tu vivras,
De juger les gens sur la mine."

En effet depuis longtemps je savais que *Fantastique* II était non seulement petit de format, mais mémo d'esprit. Je savais que ses rédacteurs s'étaient proposés dès leur début, de *faire gémir la presse* par leurs écrits et qu'ils y ont parfaitement réussi: mais ce que je ne savais pas, ce dont je ne me serais jamais douté, c'est que ce journal était *grand* en ce qui concerne ses prétentions. Pour avoir dit, que jamais l'on ne conseillerait à personne d'étudier la littérature sur le *Fantastique*, ce dernier s'est fâché tout bleu et il a dit sans hésiter qu'il n'y avait que les écrivains du *Gascon* qui eussent eu l'idée *infâme* d'aller lui enlever le titre de littérateur.

Halte-là, messieurs les *Fantastiques*.

D'abord la correspondance dont vous par-

lez n'a pas été forgée au bureau du *Gascon*, et je vous prierais de rengainer tout ce que vous en avez dit là-dessus.

Quand on est obligé comme vous l'êtes, de *juger les autres par soi-même*, la position est désespérante. Grâce à Dieu le *Gascon* n'est pas réduit encore au point de forger des correspondances; et il compte assez d'amis qui se font un plaisir de lui écrire.

Ensuite, pour étudier la littérature, dans votre journal, c'est chose que je nierai, n'en déplaise à vos prétentions. Si par hasard quelqu'un osait plus tard vous lire, ce ne serait que par pitié qu'il agirait ainsi.

Vous demandez au *Gascon* s'il voudrait vous dire si la correspondance en question est bien capable de former le style de ses lecteurs!

Eh bien à cette question je vous répondrai en peu de mots.

En écrivant cette correspondance qui paraît tant vous *offusquer*, mon but n'était pas de me donner comme modèle ni d'essayer à former le *style* de mes lecteurs; non, loin de moi cette *idée*, mais seulement si j'ai pu réussir à vous faire *réformer le vôtre*, je serai satisfait.

La correspondance manque de concision.

En effet j'aurais dû changer cette conversation sur le mérite intrinsèque et littéraire de *Signor Fantastique* et de madame la *Gaëpe*.

J'aurais dû louer les écrits du *Fantastique* et alors ma correspondance n'aurait pas manqué de concision.

Hélas! c'est un malheur que l'esprit des rédacteurs du journal fantastique soit si concis.

Ces messieurs ne paraissent connaître que concision. C'est là selon eux la première qualité de l'écrivain. Sans doute ils n'ont jamais pu intéresser leurs lecteurs, voilà pourquoi ils ont toujours négligé de soutenir l'intérêt.

Vous avez jusqu'à ce jour péché par trop de concision; quand à moi j'aime mieux être en faute pour avoir été trop intéressant.

Vous dites qu'en lisant ma correspondance, vous ne savez pas où je veux en venir.

Vous ne devriez pas le dire, car c'est montrer que votre intelligence est par trop concise.

"Vous êtes trop jeunes pour en montrer à vos aînés," voilà les dernières paroles que vous adressez aux *Gascons*.

Si j'ai un conseil à leur donner ce serait de ne pas se faire maîtres, car ils ne pourraient faire disparaître l'ignorance et l'orgueil qui vous distinguent.

En terminant qu'il me suffise de vous ré-

péter ces vers du fabuliste, dans lesquels vous trouverez vos défauts inclus :

*Impudence, babil, et sottise vanité,
Et vaine curiosité
Ont ensemble étroit parentage.
Ce sont enfants tous d'un lignage.*

N. D.

Montréal, 3 Avril, 1858.

Causeries.

Deux serviteurs, coquins s'il en fut jamais, battant un jour à la grange, s'avancèrent de tuer le seul coq du poulailler à coup de fléau.

Aussitôt, l'un des deux serviteurs le prend et va le porter à sa maîtresse : "Tenez, dit-il d'un air piteux, je vous apporte le coq qui vient de mourir de la maladie du fléau." Ah! bien, dit la maîtresse, si le coq est mort de la maladie du fléau, les poules vont bien toutes mourir?" Et nos deux garnements, s'appuyant sur cette crainte de leur maîtresse de voir mourir ces poules, en tuèrent de temps en temps quelques-unes, qu'ils mangèrent sans répugnance pour la maladie dont elles étaient mortes.

Un avocat en plaquant se mit à parler d'Annibal, et était fort longtemps à lui faire passer les Alpes : Hé, avocat, lui dit le président de Harlay, faites avancer les troupes."

Le savant Budé étant à travailler dans son cabinet, un domestique accourut, tout effrayé, le prévenir que le feu était à la maison, "Allez avertir ma femme, lui répondit-il froidement, vous savez que je ne me mêle point du ménage."

Le maréchal de Soubise avait cinq cent mille livres de rente, qui ne lui suffisaient pas. Dans ses dépenses, j'en citerai une qui se renouvelait tous les ans, lorsque le roi venait se rafraîchir dans sa maison de Saint-Onen, après le tiré; on lui faisait une omelette d'œufs de faisans, de perdrix rouges, et d'autres ingrédients si chers, que l'omelette revenait à vingt-cinq louis; c'était un prix fait. Le reste était à proportion.

Le duc de Guises était assez gros et engrassait tous les jours. En dépit de la nature, il voulait paraître mince, et portait des vêtements extrêmement serrés; il poussait cette manie si loin, qu'il avait pour chaque habit deux culottes différemment coupées. Lorsqu'il faisait sa toilette, son valet de chambre lui demandait gravement: "Monsieur le duc s'assoit-il aujourd'hui?" Quand il devait rester debout, il montait

sur deux chaises et descendait dans sa culotte, tenue par deux de ses gens.

Une actrice nouvelle qui jouait à Londres le rôle de lady Anne de la tragédie de *Richard III* ayant déclamé ce passage: "Ah! quand aurai-je un peu de repos?" Jamais, si vous ne me payez pas les trente schellings que vous me devez," s'écria un de ses créanciers qui était dans la salle.

Un chef d'attaque dans les chœurs de l'Opéra, entonna un jour d'une voix mal assurée un morceau qui commençait par: *Je viens*. Un plaisant ajouta: "Du cabaret?" — "Ma foi, oui!" dit-il. Et le public de rire de cette franche naïveté.

Le fameux Jean Bart, amené à Versailles par le chevalier de Forbin, fumait sa pipe dans l'embrasure d'une fenêtre ouverte. Louis XIV ayant fait appeler, lui dit: "Jean Bart, je viens de vous nommer chef d'escadre. — Vous avez bien fait, Sire," répondit le marin, en retournant à sa pipe. Cette réponse ayant excité un grand éclat de rire parmi les courtisans, qui la trouvaient aussi absurde que brutale: "Vous vous trompez; messieurs, leur dit gravement Louis XIV; cette réponse est celle d'un homme qui sent ce qu'il vaut, et qui compte m'en donner bientôt de nouvelles preuves." L'événement justifia la prédiction du roi.

Avoue-le, Ernest, disait un rapin à son ami, revenant d'une petite excursion chez sa belle; les jeunes filles ne sont pas faites pour braver la mort.

Non, dit-il, mais pour braver l'amour. Le mot est-il bon? prononcez, lecteur.

Un prétendu esprit fort avait entassé absurdités sur absurdités pour prouver que nous n'avons pas une âme. Les personnes présentes à ce discours, étaient à se regarder sans lui répondre. Alors notre philosophe s'adressant à une dame lui demanda d'un air de triomphe ce qu'elle pensait de sa philosophie. "Monsieur lui répondit-elle; il me semble que vous venez de nous prouver avec beaucoup d'esprit que vous n'êtes qu'une bête."

Un jour un incrédule subalterne, se servait d'une de ces expressions très-familiales aux corrupteurs des peuples dans les campagnes, disait à des paysans: "Jusques à quand vous laisserez-vous encore embêter par votre prétraille?" Il n'y a d'embêtés parmi nous répondit un de ces braves gens, à ce faquin, que ceux qui se laissent tromper comme vous par des incrédules dont le seul talent est de changer les hommes en bêtes.

Tribunaux.

Boulet est indépendant, indépendant tous-jours, indépendant quand même; il n'obéit à personne, car il est libre, car il est roi.

Il s'en va un jour au Champ de Mars, où manœuvrait un bataillon de ligne. Il se place à la gauche, comme un chef qui inspect ses hommes, et il en a le droit; il se connaît en art militaire, lui qui a vu faire des barricades; il s'adresse au lieutenant, et lui dit: Co n'est pas ça, vous manœuvrez mal! Le lieutenant lui jette un regard de côté, et le prie d'aller un peu plus loin se mêler de ce qui le regarde. Il connaissait bien peu Boulet.

Boulet se drape dans sa blouse et va se camper devant les rangs, à côté du capitaine qui commandait. Portez armes! disait le capitaine, et Boulet répétait: portez armes! Présentez armes! et Boulet criait en écho: présentez armes! La manœuvre en était troublée; le capitaine lui dit de se taire.

— De quoi, me taire! je ne suis pas votre soldat, moi, vous n'avez pas d'ordre à me donner, vous n'avez pas droit de me mettre à la salle de discipline.

Le capitaine y met beaucoup de modération, et l'aveut une fois encore de ne pas gêner l'exercice et de s'en aller un peu plus loin.

— De quoi! de quoi! un peu plus loin, le Champ de Mars est à tout le monde, je peux rester là.

— Eh bien! si vous ne vous en allez pas, je vais vous faire arrêter.

— Vous! vous! apprenez donc plutôt votre métier.

Le capitaine fait avancer quatre hommes et leur ordonne de conduire Boulet au poste. Alors commencent les injures habituelles: canailles! brigands! assassins! mais ça ne durera pas, vous ne serez pas, toujours les plus forts!

Boulet, l'indépendant, a été mis au poste, et le Tribunal le condamne à deux mois de prison.

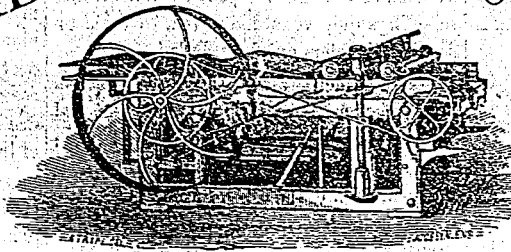
CONDITIONS DE CE JOURNAL.

Le Gascon paraîtra une fois la semaine, tous les Mercredis autant que possible. Le prix par numéro sera de Quatre Sous, on pourra s'abonner aussi à l'année moyennant 7½ shelings payables d'avance. A raison de quinze sous on pourra s'abonner pour un mois seulement.

On ne recevra aucun abonnement sans que le versement de l'argent soit effectué d'avance.

On pourra se procurer des exemplaires chez M. Lamoureux, imprimeur, qui recevra tous les abonnements.

IMPRIMERIE DE P. LAMOUREUX



RUE LA MONTAGNE, BASSE-VILLE.

Le soussigné prend la liberté d'annoncer au public en général, qu'ayant augmenté son établissement d'un assortiment considérable de

Caractères Unis et de Fantaisie,

Est maintenant prêt d'entreprendre toute

SORTES D'OUVRAGES,

TEL QUESS

BLANCS DE TOUTES SORTES; CARTES D'AFFAIRES, DE VISITES, DE BAL,
DE NOCES, ET AUTRES; GRANDE ET PETITES AFFICHES; BLANCS
DE DOUANE; CIRCULAIRES; CHEQUES DE BANQUE ET
AUTRES; CATALOGUES; ETIQUETTES DE
TOUTES SORTES; PAMPHLETS;
Etc., Etc. Etc.

Aussi, tout ce qui s'exécute dans

L'ART TYPOGRAPHIQUE,

DEPUIS

LA PLUS PETITE CARTE JUSQU'AU PLUS GRAND PLACARD,

➤ Tout ouvrage sera livré au temps promis, et sera de la meilleure
main-d'œuvre,

ET AU PLUS BAS PRIX POSSIBLE.